



CHAPITRE V

L'HOMME A LA RECHERCHE
DU SENS DE LA VIE

Toute l'œuvre de la Condition Humaine s'oriente vers la recherche du sens de la vie. Dans ce livre, Malraux intègre des conceptions individuelles et des aventures fort dissemblables, celle de Gisors, celle de Ferral, et celle de Clappique. Nous avons parlé des moyens adoptés par eux pour valoriser leur vie, et en découvrir le sens; mais après leurs essais, **une voie leur reste** : s'échapper du monde réel. Certes, ce sont des aventuriers qui veulent réussir dans la vie. Malheureusement, leurs aventures ne permettent pas d'y aboutir. Cet échec provient du fait que leurs aventures sont individuelles, ou personnelles. Ils ne peuvent pas s'unir aux autres. Ils se sentent différents des autres. C'est pourquoi toutes leurs tentatives à la recherche du sens de la vie aboutissent à **un échec**. Tchen meurt seul; Clappique se sent étranger et seul parmi les autres hommes; Ferral reste seul dans ses affaires; et Gisors se retrouve plus seul après la mort de son fils.

Malraux présente alors d'autres aventures dans ce livre. Il croit qu'il existe encore des valeurs capables de donner à la vie un fondement et un sens. Ces aventures permettront aux héros de se délivrer finalement de la solitude, affirmeront à leurs propres yeux le sens de la dignité humaine et valoriseront l'homme dans le monde actuel. La poursuite de ces aventures le dirigera vers la Révolution mondiale, la fraternité virile et le sacrifice, et vers l'art.

A. La Révolution Mondiale

Après avoir cherché l'affirmation de l'homme dans une aventure individuelle qui souffre de la précarité et de l'échec, Malraux cherche d'autres aventures. Il est vrai que Malraux est

toujours à la recherche d'une plénitude d'être qu'il ne peut recevoir que de l'action. L'aventure révolutionnaire mondiale se présente d'abord.

La Révolution lui apparaît comme un moyen efficace de combattre les injustices sociales et politiques, de lutter contre la fatalité, de construire le destin personnel et d'échapper à la solitude et à l'obsession de la mort, à la famine et à l'avilissement. C'est une belle solution de Malraux qui croit que le combat a une valeur en soi.

Alors que les quatre personnages déjà analysés sont des aventuriers qui cherchent leur sens dans leur moi, qui luttent contre l'absurde individuellement, les protagonistes Kyo et Katow agissent avec des camarades, ils se sentent liés à la foule des opprimés et ils combattent pour eux.

Avec la Condition Humaine, Malraux va pouvoir présenter l'idée de l'universalité dans la Révolution. Il montre dans le livre que les hommes de n'importe quelle race, quelle communauté, quel pays, peuvent s'unir pour s'engager dans la lutte révolutionnaire dans leur pays natal, ou même dans un autre pays. Cette origine cosmopolite imprime un caractère d'universalité. Kyo, le métis français-japonais, Katow, le Russe, participent à l'insurrection de Shanghai en se mêlant aux paysans, aux coolies, aux ouvriers, et aux combattants chinois. Ils ont les mêmes adversaires, les soldats de l'armée de Chang-Kai-Shek. Ceux-ci symbolisent la répression que la Révolution communiste doit anéantir.

La plus grande force de la Révolution est l'espoir qui anime les âmes, qui unit les insurgés de Shanghai pour réaliser le monde qu'ils préparent ensemble. La Révolution est devenue un premier remède valable et vraiment efficace contre le néant pour les héros comme Kyo et Katow et pour les insurgés. Ils croient que la révolte internationale et courageuse peut détruire l'injustice économique et sociale du monde dans lequel ils vivent. Ils croient aussi qu'elle assure une vie meilleure.

A partir de ce principe, ils croient que l'homme révolutionnaire doit tenter de donner conscience aux hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux; il doit lutter avec ses amis contre tous les maux, s'engager dans tous les combats pour avoir une noble existence et se sacrifier à la cause suprême de la Révolution. Puisque "la vie est comme un marché où l'on achète des valeurs non avec de l'argent mais avec des actes"¹, la Révolution devient "une vocation impérieuse et justifiée."²

Kyo, Katow et leurs compagnons sont ainsi reliés à l'action révolutionnaire du groupe tout entier. Si elle est bien choisie et bien conduite, elle ouvrira pour eux une voie privilégiée pour échapper à l'angoisse fondamentale. Ces révolutionnaires voient cette révolution comme une libération de l'homme. Ils sont animés par la puissance commune de l'universalité provenant du combat solidaire. Ceci s'oppose à la puissance individuelle qui n'engendre que la souffrance.

En effet, Kyo n'est qu'un "être simple", mais il ressent vivement l'idée de la dignité, c'est le ressort de sa révolte. Ses contacts quotidiens avec la misère des coolies, la souffrance des femmes, la dépendance ou l'humiliation, le poussent à se jeter dans la Révolution. Il croit que la Révolution mondiale peut débarrasser le monde des servitudes de l'homme entraînées par le système politique et social. Elle va rendre la dignité à ceux qui en sont dépossédés. Ainsi, pour Kyo, elle est

"la seule arme au service de la dignité des siens : il aurait combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir... il mourrait comme chacun de ces hommes couchés, pour avoir donné un sens à sa vie ..."³

L'action de Kyo dépasse enfin le plan individuel. Elle le dirige vers le monde du véritable humanisme. Elle seule pourra réaliser cette pensée de Gisors qui "possède sa (propre) vérité

¹ Pierre de Boisdeffre, André Malraux, p. 7.

² Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, p. 37.

³ Ibid.

et qui croit en son (propre) triomphe."¹ Cette pensée est de changer "l'usine, qui est une espèce d'église des catacombes" en "une cathédrale où les hommes voient ... la force humaine en lutte contre la Terre."² Son action révolutionnaire correspond alors aux principes enseignés et désirés par son père :

"Une civilisation se transforme lorsque son élément le plus douloureux - l'humiliation chez l'esclave, le travail chez l'ouvrier moderne - devient tout à coup une valeur, lorsqu'il ne s'agit plus d'échapper à cette humiliation, mais d'en attendre son salut - d'échapper à son travail, mais d'y trouver sa raison d'être."³

La Révolution commune constitue le thème majeur du livre. Elle est donc le choix et la solution que Malraux propose par la bouche des personnages. En l'adoptant, ils y trouveront les valeurs universelles qui mobilisent l'énergie de l'homme vers le sens de la vie, et contre le destin. Elle est "une transcendance, une idée, elle remplace la religion quand Dieu est mort."⁴ Elle procure à l'homme à la fois l'occasion et le résultat d'un prodigieux effort. Enfin, dans la Révolution, l'homme du combat connaîtra la fraternité virile dans laquelle il acceptera de se sacrifier.

B. La Fraternité Virile et le Sacrifice

Sur le plan des résultats concrets, l'action de Kyo et de Katow semble échouer lorsque l'insurrection à Shanghai n'aboutit pas au but qu'ils espéraient. Heureusement, il existe certaines valeurs qu'on trouve, malgré l'échec, dans leurs actes : la liberté, la dignité et la fraternité. Ainsi Malraux met ses hommes en route vers un nouvel humanisme où ils créeront leur grandeur. La Condition Humaine exalte donc son idée de la fraternité. Et "à partir de la Condition Humaine, les plus grandes scènes de l'œuvre (de Malraux) sont des apothéoses de la fraternité."⁵

¹ Ibid., p. 91.

² André Malraux, La Condition Humaine, p. 277.

³ Ibid.

⁴ Henri Dumazeau, La Condition Humaine de Malraux, p. 63.

⁵ Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, p. 93.

Nous savons que l'attitude de Malraux sur Dieu est négative. Il ne croit pas en Dieu. Au contraire, il a une admiration naturelle pour l'homme et pour sa qualité. Certes, l'homme rencontre toujours des problèmes dans ce monde, et il doit résoudre ceux qui se présentent à lui. Nous savons aussi que le problème général de l'homme que pose la Condition Humaine, c'est la transformation du monde ou du milieu humain. La solution est de s'unir les uns aux autres, de se grouper entre hommes, car l'action fraternelle et collective est en quelque sorte une réponse à une exigence d'absolu .

Les habitants de Shanghai, eux aussi, ont l'espoir d'une condition meilleure. Même s'ils savent que cette transformation désirée finira par la mort et le sacrifice, ils ne négligent pas ce but. Ils croient trouver la sympathie dans la lutte. Les dangers partagés avec une communauté leur feront découvrir de nouvelles valeurs collectives. Les réalités du combat et les liens s'établissent avec les compagnons. La solitude fait place finalement, à la fraternité humaine conquise dans le combat côte à côte, c'est-à-dire à la fraternité née de l'action commune et virile qui peut, d'après Malraux, briser la solitude. Dans la Condition Humaine, la fraternité commence à se manifester avec une force croissante à travers les figures de Kyo et de Katow. Ceux-ci illustrent cette fraternité chacun à sa manière.

Un réaliste comme Kyo élargit son sentiment de la fraternité d'âmes à l'ensemble des personnes qu'il commande. Il aime le peuple misérable de Shanghai. Il s'unit avec eux, combat pour eux, et les rappelle à leur dignité et à l'honneur de vivre. Relié à ces hommes, le révolutionnaire Kyo ne vit plus le drame de l'individu, ne souffre plus de ses limites et des servitudes du destin. Il trouve enfin son Eglise et sa Vérité.

A sa mort, Kyo ne meurt pas seul. Dans sa vie, il vit avec ses hommes et pour eux. Quand il meurt, il sait mourir pour ses hommes, pour la dignité et pour son idéologie. Il a toujours pensé qu'il est beau de mourir de sa mort, d'une mort qui ressemble à sa

vie."¹ En prison, au milieu d'agonisants qui râlent, il étouffé dans une atmosphère si lourde. Il mourra ainsi entouré par Katow et des camarades de combat en laissant après lui le sens de la lutte fraternelle chez tous ses successeurs. Toutes ces victimes ont des enfants qui continueront l'action avec leurs autres camarades vivants. Il deviendra le héros dont la génération future devrait se rappeler la lutte épique.

Voici la réflexion de Malraux sur la vie et la mort au service de la fraternité chez Kyo, en ses derniers moments :

"... Kyo, ses yeux fermés, ses mains croisées sur son corps abandonné, avec une majesté de chant funèbre ... aurait combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir ; il mourait parmi ceux avec qui il aurait voulu vivre ; il mourait , comme chacun de ces hommes couchés, pour avoir donné un sens à sa vie. Qu'eût valu une vie pour laquelle il n'eût pas accepté de mourir ? Il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul. Mort saturée de ce chevrottement fraternel, assemblée de vaincus où des multitudes reconnaîtraient leurs martyrs, légende sanglante dont se font les légendes dorées ! Comment, déjà regardé par la mort, ne pas entendre ce murmure de sacrifice humain qui lui criait que le cœur viril des hommes est un refuge à morts qui vaut bien l'esprit ?"²

Cette pensée persistera jusqu'au dernier moment de sa vie, Il lutte pendant la vie et c'est lui qui peut commander la mort au milieu des hommes de la même communauté que lui :

"... mourir pouvait être un acte exalté, la suprême expression d'une vie à quoi cette mort ressemblait tant ; ... il écrasa le poison entre ses dents comme il eût commandé, ... il sentit toutes ses forces le dépasser, écartelées au-delà de lui-même contre une toute-puissante convulsion."³

Kyo meurt ainsi ; sa mort affirme, parmi ses camarades agonisants, la grande fraternité du monde des combattants, Katow, le personnage qui porte lui aussi le message de la fraternité, se sent d'abord seul ; cependant à ses deux côtés deux autres blessés sont condamnés à être brûlés vifs ; l'un des deux est Souen,

¹ André Malraux, La Condition Humaine, p. 255,

² Ibid., p. 256.

³ Ibid.

Katow va plus loin que Kyo. Il est plus tendre, plus intuitif, plus humain et comprend mieux la condition de l'homme. Il est toujours au service des hommes. Il ressent la pitié pour les autres; il possède un cœur viril, délicat et amical, un cœur de charité parfaite qui le différenciera des autres révolutionnaires. Il assume des travaux et des dangers par vertu et par dévouement spontané. Il fait les tâches les plus dures avec des ouvriers-mineurs dans les mines de sel. Il comprend la situation d'Hennelrich, il le console, et à la fin de sa vie, il se joint à la communauté révolutionnaire sans hésiter et intensément. Il va jusqu'au bout du sacrifice, jusqu'en un point où sa tendresse se transfigure.

En fait, Katow est "physiquement, nerveusement et moralement aussi abattu que ses camarades."¹ Il se sent plus seul après la mort de son camarade, Kyo. Il n'accepte pas la fatalité de la solitude et de la peur. Mais ses deux compagnons à côté de lui sont dans un état pénible, et terrifiés par la peur du sifflet inhumain de la locomotive, symbole de leur mort prochaine. Pour les délivrer de la souffrance, il leur passe son cyanure, déjà brisé en deux; par ce geste, il s'en prive lui-même. Il se condamne ainsi à souffrir à leur place. Cette décision montre la générosité, la grandeur d'âme et l'esprit chevaleresque de Katow. Il peut échapper à la condition humaine et à la fois triompher de la faiblesse du corps. Cette scène réalise sa vocation héroïque par le sacrifice. Il appelle Souen vaillamment pour qu'il profite du cyanure : "Hé ! là ! dit-il à voix basse, Souen, pose ta main sur ma poitrine, et prends dès que je la toucherai : je vais vous donner mon cyanure. Il n'y en a que pour deux."² La dernière phrase révèle son désir du sacrifice.

La fraternité s'affirme avec plus de force encore et plus de sens quand l'ami de Souen laisse tomber le cyanure et qu'il faut le retrouver. Cet élément dramatique est une épreuve supplémentaire pour la grandeur d'âme de Katow, pour la délivrance de la solitude,

¹ Robert Bréchon, La Condition Humaine d'André Malraux, p. 74.

² André Malraux, La Condition Humaine, p. 258.

et pour la fraternité retrouvée par ces trois hommes. Voici cette scène très belle :

"Sans doute cherchaient-ils (Katow, Souen et son ami) entre eux. Ils cherchèrent ensuite entre Katow et Souen, sur qui l'autre était probablement presque couché, car Katow, sans rien voir, sentait près de lui la masse de deux corps. Il cherchait, lui, aussi, s'efforçant de vaincre sa nervosité, de poser sa main à plat, de dix centimètres en dix centimètres, partout où il pourrait atteindre. Leurs mains frôlaient la sienne. Et tout à coup une des deux la prit, la serra, la conserva."¹

Nous voyons que Katow peut échapper à la solitude pendant un instant. Quand l'un des deux compagnons dit : "même si nous ne trouvons rien ..."², il comprend cette déclaration de fraternité. Il est profondément ému ...

"Katow, lui aussi, serrait la main, à la limite des larmes, pris par cette pauvre fraternité sans visage, presque sans vraie voix (tous les chuchotements se ressemblent) qui lui était donnée dans cette obscurité contre le plus grand don qu'il eût jamais fait, et qui était peut-être fait en vain. Bien que Souen continuât à chercher, les deux mains restaient unies."³

En renonçant, en faveur de ses deux camarades, à fuir dans cette mort que donne le poison, Katow parvient à un état de communion parfaite. A son dernier instant, il triomphe de la condition humaine. Il ne regrette plus son sacrifice lorsqu'il retrouve les deux cristaux de cyanure. "Il les rendit - les rendit -, serra plus fort la main qui cherchait à nouveau la sienne, et attendit, tremblant des épaules, claquant des dents."⁴

Les deux compagnons sont morts. L'acte héroïque est accompli mais Katow retrouve la détresse, le sentiment d'être physiquement abandonné. En fait, son esprit est plein de joie, de fierté. Nous pouvons le remarquer par la fière réponse qu'il donne plus tard à l'officier de la prison : "C'est moi qui leur ai donné le cyanure."⁵

¹ Ibid., p. 259.

² Ibid.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., p. 260.

Katow a déjà fait le don du sien à Souen¹ et à son ami. Son supplice - être brûlé vif dans la chaudière d'une locomotive - est imminent. Katow n'est pas un surhomme. Certes, il ne triomphe pas de sa peur sans un débat tragique avec lui-même. Malgré la peur, il s'avance vers la mort inévitable avec le calme d'un héros. Voici le moment le plus intense, la scène culminante et tragique, où se déploie une image magnifique de la fraternité :

"...il (Katow) marchait pesamment, d'une jambe sur l'autre, arrêté par ses blessures, lorsque son balancement se rapprochait du fanal, la silhouette de sa tête se perdait au plafond. Toute l'obscurité de la salle était vivante, et le suivait du regard pas à pas. Le silence était devenu tel que le sol résonnait chaque fois qu'il le touchait lourdement du pied; toutes les têtes, battant de haut en bas, suivaient le rythme de sa marche, avec amour, avec effroi, avec résignation, comme si, malgré les mouvements semblables, chacun se fût dévoilé en suivant ce départ cahotant. Tous restèrent la tête levée : la porte se refermait.

Un bruit de respirations profondes, le même que celui du sommeil, commença à monter du sol : respirant par le nez, les mâchoires collées par l'angoisse, immobiles, maintenant, tous ceux qui n'étaient pas encore morts attendaient le sifflet."¹

Tout commentaire affaiblirait la grandeur de cette fin tragique.

Le sens de la vie trouvé dans la fraternité se révèle différent chez Kyo et chez Katow. Kyo achève sa vie en luttant pour ses camarades et parmi eux, tandis que Katow se sacrifie héroïquement pour exalter la valeur suprême de la fraternité. C'est le sacré seul qui parvient à vaincre la mort. C'est aussi le seul état de grâce auquel Malraux aspire. Ainsi les deux héros s'élèvent d'une conscience individuelle à une conscience commune. Ils sont délivrés finalement de la condition humaine, l'angoisse de la solitude.

Les deux sont morts. Que faire pour les autres pour ceux qui ignorent encore la méthode qui leur permettra de retrouver le sens de la vie. Malraux propose l'art comme solution.

¹Ibid., p. 261.

²Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, pp. 103-105.

C. L'Art

Nous avons analysé la recherche de Malraux dans l'action révolutionnaire qui a pour but de découvrir le sens de la vie. Cette action impliquait la fraternité et le sacrifice. Toutefois, il ne s'arrête jamais de chercher d'autres voies. Toujours en contact avec la communauté, Malraux propose un renouvellement de perspectives dans l'art. Même si l'art occupe moins de place dans la Condition Humaine que dans l'Espoir et dans les Voix du Silence, Malraux y jette déjà une lueur sur cette nouvelle valeur à l'occasion du personnage de Kama, le peintre japonais beau-frère de Gisors.

D'après Gaëtan Picon, "l'art est la forme suprême d'une culture ..., l'art est lié à la société (et au monde) ..." ¹ Malraux ne néglige pas cette définition, mais il lui faut savoir comment l'art est lié à la société. Certes, il croit que l'art révèle le pouvoir de l'homme qui le crée. Pour lui, "l'art est le champ où un esprit humain explore l'empire du génie de l'homme." ² Il croit que "l'art lui fournit une incomparable prise de conscience de l'homme et de son destin." ³ L'art peut aussi apporter une plus haute puissance pour vaincre le destin. C'est bien une valeur métaphysique que Malraux attend de l'art. Il le requiert de lui révéler le sens de la vie. Il découvre que l'art le sauve du désespoir. Il lui semble aussi que par l'art "le destin a cédé, ... le monde a perdu son poids." ⁴ Ceci est une des conquêtes de l'homme sur la condition humaine.

L'art a ainsi une grande importance pour Malraux. Il est pour lui "le plus puissant exorcisme." ⁵ Il est "un hymne en l'honneur de la victoire de l'homme sur le destin." ⁶ Malraux essaie de dépasser l'action et de s'élever vers le nouvel univers de l'absolu, c'est-à-dire vers le monde de l'art, qui ose traduire le sacré dans l'humain. Ces statuettes, ces idoles façonnées par les artistes lui offrent des indices de

¹ Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, pp. 103-105.

² André Rousseaux, Littérature du XX^e siècle (Paris: Albin Michel, 1953), p. 176.

³ Ibid., p. 174.

⁴ Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, p. 114.

⁵ Ibid., p. 118.

⁶ Ibid.

l'immortalité, et l'art révèle à l'homme sa liberté sans limites de dire tout ce que l'homme veut. La création artistique lui apparaît comme une conquête de la liberté sur le destin. L'art est alors un anti-destin.

Le moment où Malraux écrit la Condition Humaine se situe encore dans la période de son intérêt pour l'Extrême-Orient. L'art qu'il va présenter dans le livre est l'art oriental fort différent de l'art européen, et dont la puissance le séduit. Cet art peut délivrer l'homme parce qu'"il est un système de signes et qu'il traduit l'accord du peintre avec le monde."¹ Malraux multiplie les références à l'art oriental quand il décrit la maison chinoise où habite Gisors. Les peintures dont celui-ci s'entoure, précisent quels sont les goûts de Gisors, et qu'ils s'identifient avec les propres goûts de Malraux. Des peintures Song, et un Bouddha de la dynastie Wei les enchantent l'un et l'autre.

Les peintures Song datent de la grande époque de la peinture chinoise de 960 à 1279. Cette période fut la plus brillante de la peinture chinoise; pour Malraux, elle se caractérise par "une attitude de peintre que l'Occident n'a jamais connue, une fonction particulière de la peinture, qu'elle tint pour un moyen de communion de l'homme avec l'univers."²

"Un Bouddha de la dynastie Wei" est d'un style roman. Cette dynastie est aussi une période très brillante dans le domaine artistique. Ce "Bouddha" est une statue représentant un sage qui décida d'initier les hommes à la vérité révélée à lui dans la nuit de l'Illumination.

Ces deux sortes d'art révèlent une des idées fondamentales de la pensée de Malraux sur l'art : l'art chinois qui cherche moins à représenter la réalité qu'à la suggérer par des signes simples, éthérés, est un élément de la "civilisation de suggestion"³; et l'art

¹ Henri Dumazeau, La Condition Humaine de Malraux, p. 57.

² Bernard Roussel, André Malraux: La Condition Humaine, p. 52.

³ André Malraux, La Condition Humaine, p. 61.

religieux de l'orient non chinois partage l'héritage commun de la Grèce et prétend faire jaillir la beauté de la sérénité.

Certes, tous les chefs-d'œuvre artistiques, où qu'ils soient, possèdent une valeur en eux-mêmes. Tous donnent conscience à l'homme de sa grandeur. Malraux présente cette puissance de l'art par la bouche de Kama, le peintre japonais. Voici sa réflexion sur l'art oriental considéré comme un système de signes :

"Le monde est comme les caractères de notre écriture. Ce que le signe est à la fleur, la fleur elle-même, celle-ci (il montre l'un des lavis) l'est à quelque chose, tout est signe. Aller du signe à la chose signifiée, c'est approfondir le monde, c'est aller vers Dieu."¹

D'ailleurs l'idée de la mort ou l'absurdité de la vie pour Kama "ne réduit jamais à néant le goût de transmettre un message."² Au contraire, il pense que

"l'approche de la mort lui permettrait peut-être de mettre en toutes choses assez de ferveur, de tristesse, pour que toutes les formes qu'il peindrait devinssent des signes compréhensibles, pour que ce qu'elles signifient - ce qu'elles cachent aussi - se révélât."³

Ainsi Kama croit que par l'art "on peut communier même avec la mort."⁴

Kama adore aussi le charme de la musique. Elle "emplit l'âme de sérénité, joue le rôle d'une défense quand l'univers devient hostile et permet à Kama de retrouver (n'importe où) son silence intérieur."⁵

Nous voyons que Malraux semble penser sur l'art comme Kama. Sans hésiter il donne à l'art une valeur suprême. L'Espoir montrera bien la rapide évolution de la philosophie de l'art chez Malraux. Sa beauté devient une "rectification du monde."⁶ Il faut alors introduire les moyens de l'art dans la vie non pour en faire "de l'art" mais pour en faire davantage "de la vie."

¹ Ibid., p. 161.

² Henri Dumazeau, La Condition Humaine de Malraux, p. 57.

³ André Malraux, La Condition Humaine, p. 162.

⁴ Ibid.

⁵ Henri Dumazeau, La Condition Humaine de Malraux, p. 57.

⁶ Ibid., p. 58.

Enfin, l'art est le plus grand honneur de l'homme. Il permet à l'homme une communion avec le cosmos. Il fournit un recours à l'homme. Il promet à l'homme la grandeur et l'éternité. Sans doute, Malraux va-t-il se tourner complètement vers l'art, l'univers de la délivrance, pour y chercher la preuve que l'homme peut échapper à l'absurde.

A la fin du livre, Gisors ou Malraux-pensée, choisit de s'installer dans ce monde de l'art en **renonçant** à toute action révolutionnaire. Ce dernier choix ressemble à celui de Malraux. Il a abandonné le domaine de l'action pour se consacrer à la philosophie de l'art. Dès 1937, paraissent ces ouvrages sur l'art : la Psychologie de l'Art, les Voix du Silence.

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย